

Onirique Philippe Parrot-Lagarenne

Une ambiance, des couleurs, un ailleurs. Quittez votre monde quotidien. Avec Philippe Parrot-Lagarenne, vous entrez dans un univers onirique.

Le voyage commence dès le seuil de l'atelier, une ancienne boutique, au ras d'un passage, à deux pas de Pigalle. À l'extérieur, alignés comme dans un jardin de curé, des pots de plantes variées, « *ce qu'on me donne, ce qui pousse seul* », dit-il, du laurier à l'ortie. À l'intérieur, un univers de blancheur et de couleurs vives. Blanc du volume de la salle, blanc des grandes sculptures céramiques aux formes baroques. Couleurs des draps peints par l'artiste, jetés en drapés sur les sièges – « *J'adore peindre les tissus* » –, couleurs de ces curieuses formes façonnées dans la terre, baptisées *Idoles*, formant une installation éclatante sur le blanc du mur. Dans le même esprit, des chaussures, n'allant jamais par paires, exclusivement féminines et toutes plus inattendues l'une que l'autre, offraient une autre installation, exposée il y a quelques mois, Galerie Médiart à Paris et provoquaient une curiosité à l'origine de cette rencontre.

Un personnage, Philippe Parrot-Lagarenne, né en 1942 dans une famille ancrée au Périgord. Il a pratiqué des métiers divers ; de barman, est devenu peintre, avec un éclat qui lui a permis de participer aux salons de Montrouge, de Villeparisis. Il y a trois ans, l'amitié l'entraîne à la découverte de la terre, à l'Atelier du Chat, quartier de La Fourche, à Paris. Il poursuivra dans l'atelier d'art Rose Sélavy, à Pigalle, sur l'emplacement d'un atelier de Marcel Duchamp. Il a découvert la céramique, et tout de suite, savoure son plaisir : « *La terre modelée, c'est extraordinaire.* » Donner une forme à l'imaginaire, et avoir la joie de jeter de la couleur sur ces formes. Avant de créer, il dessine beaucoup mais dit pourtant travailler par intuition :



« *Je me lance d'un seul coup* », impatient de se livrer à cette nouvelle passion.

Il crée des personnages qui dérivent bientôt sur le thème de la Chaussure, à moins que ce ne soit l'inverse. Pourquoi la chaussure ? Peut-être parce qu'Yves Sabourin, commissaire de l'exposition *Portraits de chaussures, histoire de pieds*, l'a fait participer à cette animation culturelle proposée par Jean-Paul Gauthier, circulant en Asie, et promise au musée de la Chaussure de Romans en 2011. Philippe Parrot-Lagarenne dit aussi avoir dessiné des chaussures depuis 20 ans.

Sa chaussure, au singulier, à haut talon et bout pointu, est née de multiples dessins, d'un tracé nerveux et libre, avant de devenir forme de terre dans l'espace. « *Chacune est habitée d'un personnage, chacune a sa vie pro-*

pre », dit-il. Chacune est donc colorée, parée, en un mot, unique, comme si elle voulait éclipser sa voisine. Pour cela, tous les moyens sont bons, couleurs à froid, encre ou émaux, qu'importe ? Sans compter le recours aux accessoires, une plume colorée, un collier de perles, ou plus inquiétantes, ces images aux têtes de mort, car la mort est souvent présente, conjointe à la vie la plus criante. Bottine rouge à l'intérieur vert et blanc, peinture à froid grattée pour dessiner les œillets. Escarpin doté d'un couvercle... Le désir de liberté et d'individualité est essentiel pour Philippe Parrot-Lagarenne. Chaussures passablement folles, prenant un contexte sensuel, « mettre chaussure à son pied », l'expression est au singulier, comme les créations accrochées au mur, ces *Chaussures*



phalliques, assemblées comme des photos, souvenir de visages un jour rencontrés.

Autre forme, dans ses expressions tout aussi colorées et variées, assemblées, elles aussi, sur un mur, les *Idoles Doudou* sont faites de pleins, de vides, et de courbes, et renverraient à des souvenirs d'enfance.

Aujourd'hui, Philippe Parrot-Lagarenne se consacre au blanc : « *La couleur, c'était un autre temps. La terre est un support, une forme, que je blanchis comme une page.* » De grandes formes baroques prennent de l'ampleur dans l'espace. Le travail de modelage se fait rapidement, une journée, correspondant à un combat pendant un temps déterminé. La terre, très chamottée, râpe les mains : « *Je monte ma pièce en la bourrant de papier.* » Dotées de nids, de cachettes, d'anfractuosités et d'affaissements voulus, de masques, et d'infimes têtes aux yeux creux évoquant, là encore, la mort, leur forme est pleine de surprises. Après 15 jours de séchage, l'émaillage se fera en deux, trois fois. Email épais, brillant, laiteux, gratté par endroits ou laissé d'un blanc cru, où joue l'opposition passant de la lumière intense à l'ombre obscure. Ces sculptures à la surface insolite, à la texture sensuelle, évoquent pour leur auteur, une montagne fantastique habitée de fantômes, un monde désert de solitude, et ce quelque chose entre la vie et la mort, à moins que ce ne soit la mort courant après la vie, dans ces crânes d'animaux qui n'existent pas, auxquels s'accroche l'agitation d'une petite figurine. « *On se raconte l'histoire en faisant l'objet*, dit-il, et le titre est le fruit d'une réflexion lentement mûrie, tel *Portrait de mon Père, personnage royal au jardin secret.* »

Tout cela veut être jeu : « *Je m'amuse avec la terre.* » Amusement? « *Il faut se méfier du sel d'humour de Monsieur Parrot. Il essaye d'en mettre partout. Ça peut cacher quelque chose* », finit par avouer cet homme si secret, s'échappant dans une pirouette. « *Faire danser la terre.* » Cette spontanéité de geste pour modeler, cette indépendance d'expression, ont valu très vite à ce créateur une reconnaissance en céramique. En 2009, Yves Sabourin invitait Philippe Parrot-Lagarenne à participer à la Biennale de Châteauroux, où le musée acquiert une de ses grandes sculptures blanches, *Rapace et son âme*. En 2010, il est présent à la Biennale de Vallauris, et invité en résidence au Keramik Symposium Gmunden en Autriche. ■

Marielle Ernould-Gandouet





